

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 40 (1976)  
**Heft:** 159-160

**Artikel:** Jean Séguy et la traversée du langage gascon : réflexions sur une topogenèse géolinguistique  
**Autor:** Ravier, Xavier  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-399630>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

JEAN SÉGUY  
ET LA TRAVERSÉE DU LANGAGE GASCON  
RÉFLEXIONS  
SUR UNE TOPOGENÈSE GÉOLINGUISTIQUE \*

« Parce que de temps en temps  
la vie fait un saut, mais cela n'est  
jamais écrit dans l'histoire et je n'ai  
jamais écrit que pour fixer et per-  
pétuer la mémoire de ces coupures,  
de ces scissions, de ces ruptures, de  
ces chutes brusques et sans fond  
qui... »

Antonin ARTAUD.

Le titre principal de la présente communication est une reprise, sous forme de paraphrase, de celui que Philippe Sollers dans ses *Logiques* donne à un essai sur le poète de la *Divine Comédie* : Dante et la traversée de l'écriture <sup>1</sup>. En quoi peut-on affirmer que la passion vécue par Jean Séguy dans son esprit et aussi jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités corporelles a été une traversée du langage gascon et par là même une remontée jusqu'aux sources de ce fleuve éperdument vaste et profond qu'est le réel linguistique ? C'est ce que je vais essayer de dire ici.

La carte 2531 intitulée « champ gradient de la gasconité », par laquelle se termine l'*Atlas linguistique de la Gascogne* (d'ailleurs elle forme couple avec celle qui la précède), est présentée dans une publication récente comme « la carte vraie de la Gascogne linguistique » <sup>2</sup>. Appartenant à la section finale du volume dite « Dialectométrie », elle est annoncée par treize

\* Communication présentée au 7<sup>e</sup> Congrès international de Langue et Littérature d'oc et d'Études francoprovençales, à Montélimar, en septembre 1975.

1. Philippe Sollers, *Logiques*, collection « Tel Quel », Éditions du Seuil, Paris, 1968.

2. Compte rendu par Gaston Tuaillon de Jean Séguy, *Atlas linguistique de la Gascogne*, vol. VI, Paris, 1973, in *Revue de Linguistique romane*, n<sup>os</sup> 149-152, janvier-décembre 1974, tome 38, p. 575.

autres du même type, dans lesquelles on voit progressivement se mettre en place ses contours et son contenu, par exemple celles qui portent les nos 2525 (« Frontières dialectales du gascon ») et 2526 (« Tracé des frontières ») : de ces dernières, J. Allières et moi-même eûmes le privilège d'en recevoir le premier jet un jour d'avril 1972, c'est-à-dire environ un an avant la disparition de Séguy qui, à cette époque-là, s'était retiré dans le village pyrénéen où la mort devait venir le surprendre. L'envoi était accompagné d'une lettre dont j'extrais le passage que voici, écrit dans ce style direct et truculent qu'affectionnait le linguiste toulousain : « Désormais, je peux crever tranquille. L'idée fixe qui me hantait depuis trente ans est réalisée : à partir de 47 milliards de chiures de mouches scrupuleusement intégrées, arriver, par une série d'abstractions à la fois mathématiques et réalistes, à faire tenir le gascon dans une formule ou un schéma. Voilà qui est fait, avec la carte *distances linguistiques* [i. e. celle à qui dans le volume VI de l'*A. L. G.* allait être attribué le n° 2525]. Ce n'est pas beau ni même joli, mais ça y est. » Ce document plus qu'émouvant n'indiquerait-il pas que le savant pressentait plus ou moins obscurément le destin qui serait le sien quelques mois plus tard ? Nous ne connaissons jamais la réponse à cette terrible question. Ces lignes, dans tous les cas, révèlent que les cartes faisant l'objet de sa lettre, Séguy les considérait comme l'aboutissement de ses recherches sur l'idiome gascon. Et il ajoutait, songeant à ceux qui utiliseraient après lui ses travaux : « Certes, il nous manque le gradient des oppositions typologiques entre l'occitan et le français. « Le jour est proche » écrit Allières p. iv [de l'introduction du volume d'accompagnement du tome V de l' *A. L. G.* pour.] ; des jeunes comme vous, le jour peut en effet passer pour proche. » Mais par la suite le maître a tenu à pallier lui-même la carence soulignée dans sa lettre : ce qui nous a valu cette fameuse carte « champ gradient de la gasconité » que nous pouvons considérer, précisément, comme une première contribution, basée sur le gascon, à une géotypologie globale de l'occitan. Au demeurant, en lisant la notice d'accompagnement de la carte en question, on constate que la problématique à laquelle s'était trouvé confronté Séguy avait changé d'axe et de dimension : il n'y est plus en effet question de la seule rencontre entre occitan et français, comme dans la lettre d'avril 1972, mais bien d'une tentative « de cerner les traits spécifiques du gascon qui opposent cet ensemble non seulement au reste de l'occitan, mais au gallo-roman en général ». Quoi qu'il en soit, la conclusion du message que nous adressait le maître en 1972 montre que celui-ci avait en vue le couronnement

de la gigantesque entreprise qu'il avait poursuivie durant près d'un quart de siècle : « Voyant approcher le terme de la longue marche, j'ai bossé comme un frénétique pendant ces vacances. Le travail passionnant ne fatigue pas. » Malheureusement, il n'aura pas été donné à l'auteur de ces lignes de survivre à l'achèvement de son grand-œuvre.

Quant à cette obsession dont Séguy affirme qu'elle l'habite depuis trente ans, « faire tenir le gascon dans une formule ou un schéma », qu'on me permette de faire part ici d'une impression personnelle, mais une impression tellement forte que je me crois autorisé à m'appuyer sur elle pour formuler une hypothèse vraisemblable touchant l'archéologie de la pratique séguyenne et les conceptions de la géolinguistique liées à cette pratique. Le savant toulousain, qui, comme chacun sait, ajoutait à sa qualité de linguiste celle de botaniste averti, s'était passionné dès le début pour l'élaboration, confiée à ses amis Gaussen, Rey, Leredde, professeurs eux aussi à l'Université de Toulouse, des cartes de la végétation : le propre d'une carte de la végétation c'est justement de présenter sur une seule feuille et dans son intégralité le faciès phytogéographique de toute une région. Dans ces conditions, on peut admettre que ce modèle méthodologique unitaire a fortement renforcé et nourri l'obsession trentenaire qu'avoue Séguy dans la lettre que j'ai citée.

La production écrite ou parlée de Séguy, comme toute grande œuvre, qu'il s'agisse d'art, de science ou de pensée, ne représente que l'émergence d'un fantastique, nocturne, multiforme travail abyssal. Pour avoir vécu pendant dix-sept ans dans la familiarité et l'amitié du maître, je suis en mesure d'affirmer que ne s'est point relâchée un seul jour la prodigieuse tension de l'esprit à laquelle il était en proie : celle-ci le conduisit, progressivement ou par bonds, vers ces promontoires mentaux au bord desquels nul ne s'aventure sans risque, elle le contraignit aussi à remettre radicalement en cause les concepts, les idées, les connaissances reçus. Parti de l'étude du langage dans l'espace, Séguy fit très vite éclater le cadre « philologique » dans lequel il avait mené ses premiers travaux : ayant mesuré que la condition du sujet parlant géographiquement enraciné ne saurait être éclairée que par une référence constante à la totalité du vécu, le vécu biologique certes, mais aussi le vécu social, historique, idéologique, il en était finalement venu à se poser la question centrale du mode d'agir humain ; pour lui *l'homo loquens*, *l'homo faber* et *l'homo sapiens* ne faisaient qu'un, cette identité fondamentale étant soutenue par un réseau formidablement élaboré d'interconnexions traversant tout l'ordre

de la nature et du vivant. Et d'instinct comme de science, il savait que les problèmes posés par une telle conception des choses ne peuvent être abordés que sous les espèces de la diversité, de la complexité, mais aussi du doute méthodologique ou du déchirement spirituel. En cela il aurait pu faire sien l'aphorisme de Nietzsche : « Le sujet est une multiplicité » <sup>1</sup>.

De semblables préoccupations ne pouvaient faire de Séguy qu'un transgresseur, voire même « un linguiste maudit » (dans le sens où l'on parle d'un poète maudit), ainsi que l'écrit l'un de ses disciples dans une thèse récente <sup>2</sup>.

La transgression, le linguiste toulousain l'a assumée de plusieurs façons : d'abord dans sa vie, placée sous le signe de l'intransigeance, de l'anti-conformisme et du mépris des conventions. Ensuite et surtout dans son œuvre. Très tôt, et dans tous les cas avant que la chose ne devienne à la mode, il avait dénoncé les clivages étroitement disciplinaires dont patissent particulièrement les sciences humaines. Veut-on d'autres exemples ? En pleine époque où triomphait le credo en l'épreuve de commutation, il mit en évidence la relativité des concepts phonologiques et il osa poser que la détermination des unités de même nom doit passer par la prise en compte scrupuleuse, c'est-à-dire le dénombrement, des réalisations effectives : autrement dit, pour lui pas d'identité phonémique sans une base statistique sérieuse <sup>3</sup>. N'ouvrait-il pas d'ailleurs ainsi la voie à cette linguistique de la parole mise plus ou moins sous le boisseau par la pratique officielle au profit quasi exclusif de la linguistique de la langue ? Et surtout, l'attitude transgressive majeure, parce que « prométhéenne », ne résidait-elle pas dans cette ambition de réunir en un seul deux projets en apparence inconciliables, d'une part enregistrer les innombrables particularités de la réalité langagière, d'autre part faire tenir un univers idiomatique dans une formule ou un schéma ? Quel linguiste avant Séguy avait pris pareille responsabilité, je le demande ? A la vérité, une telle ambition a pu s'affirmer du jour où le savant eut conscience des redoutables apories dans lesquelles risquait de s'empêtrer la démarche dialectologique traditionnelle ; mais sur ce point, revenons à la lettre d'avril 1972 : « Elle [i. e. la détermination des aires linguistiques] est parfaitement valable si on fait l'aréologie des faits un par un ; mais si on prétend à l'aréologie inté-

1. Nietzsche, *La volonté de puissance*, tome I, livre II, alinéa 174.

2. Jean-Claude Dinguirard, *Ethnolinguistique de la vallée de Ger-de-Boutx*, travail inédit, p. 28 du manuscrit dactylographié.

3. Jean Séguy, *Essai de cartographie phonologique appliqué à l'Atlas linguistique de la Gascogne*, X<sup>e</sup> Congrès international de Linguistique et Philologie romanes, Strasbourg, 1962, p. 1029 à 1050.

grale, en superposant tous les critères connus, celle-ci ne vaut que pour de très petites aires (l'optimum étant l'aire enfermant une seule localité ; et encore, ne pas oublier que nous utilisons un atlas par sondages : j'ai montré, au moyen de l'atlas de Guiter, que ça grouille même dans une aire minimale <sup>1</sup>) ; quant aux grandes aires, ce sont des aires bidon : voyez la valeur [i. e. la distance linguistique] de quelques interpoints internes, pris au hasard. Sans doute à cause de l'imbrication <sup>2</sup>, l'aréologie intégrale ne peut être qu'une mystification.

Le contraire de l'aréologie intégrale, c'est l'aréologie naïve. Elle a sa valeur naturelle, puisque c'est celle des usagers : « De l'autre côté du ruisseau, au lieu de *la fenna*, ils disent *la henna* <sup>3</sup>. Elle se fonde d'habitude sur un seul critère, et les surfaces couvertes y sont encore plus incertaines que les cartes géographiques du XII<sup>e</sup> siècle. Entre ces deux aréologies, il existe le genre bâtard, pain quotidien des dialectologues : on *choisit* [souligné dans l'original] quelques critères supposés significatifs, et on parvient à dessiner certaines configurations. Il faut se décider ou bien pour la naïve ou bien pour la seule vraiment scientifique : l'intégrale, laquelle s'anéantit elle-même. Cette impossibilité constitue justement l'opposition pertinente entre *langues standard* et *état dialectal* [souligné dans l'original]. Voilà ce que nous aurons beaucoup de mal à inculquer, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de priver les dialectologues de leur concept opératoire institué. Ca va récalcitrer. » Quoi qu'il en soit, Séguy s'obstina dans son dessein et vint le jour où il fut en possession de l'instrument lui permettant de lever les contradictions et par-là de faire venir au jour une problématique nouvelle : cet instrument, c'est la dialectométrie, ainsi qu'il l'a lui-même nommé, c'est-à-dire la mesure objective, mathématique et globale du changement linguistique dans l'espace <sup>4</sup>.

1. Séguy fait ici allusion à sa communication « La fonction minimale du dialecte » présentée au Colloque national du C. N. R. S. sur les dialectes romans de France à la lumière des atlas linguistiques régionaux, Strasbourg, mai 1971 ; publiée dans les *Actes* du colloque, p. 27-42.

2. Pour l'imbrication dialectale, que Séguy appelle aussi « le tuilage », v. le travail cité à la note précédente ; v. également de Séguy « Structures sémantiques des noms désignant en gascon les catégories d'animaux d'élevage », *Annales Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse, Via Domitia*, XII-XIII, 1967, p. 1 et ss.

3. Séguy prend ici comme exemple le trait certainement le plus connu de la phonétique différentielle gasco-languedocienne : la persistance du protophonème F (languedocien) face à son passage à [h] (gascon).

4. La bibliographie des écrits d'inspiration dialectométrique est déjà fournie. Il convient de citer : Jean Séguy, « La relation entre la distance spatiale et la

De la carte 2531 de l'*A. L. G.*, qui est justement le point d'arrivée de la démarche dialectométrique de Séguy, je voudrais maintenant proposer deux lectures entrecroisées, l'une de type géolinguistique, l'autre que je qualifierai, on verra pourquoi, d'écologique.

« GARUMNA FLUMEN DIVIDIT... »

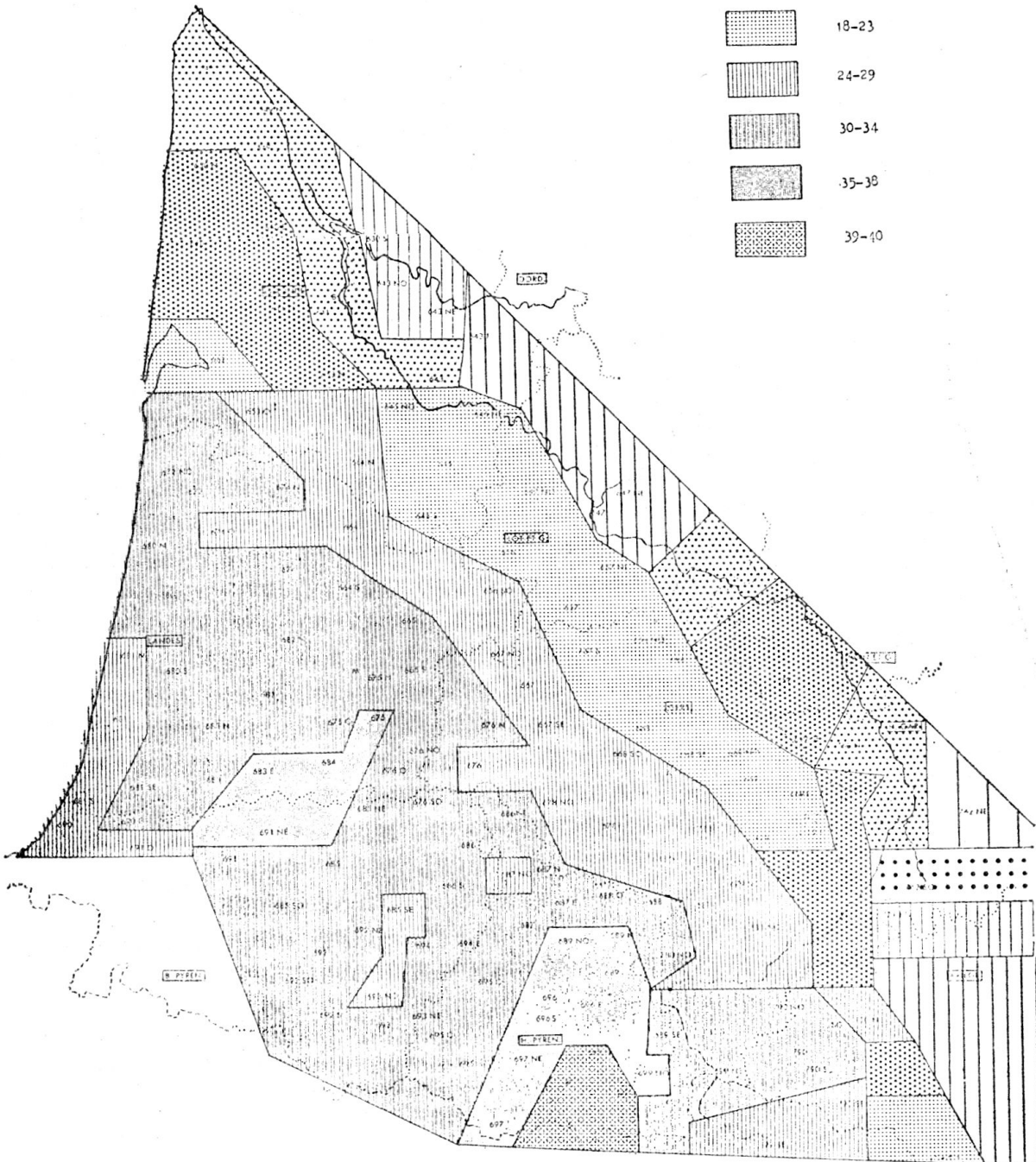
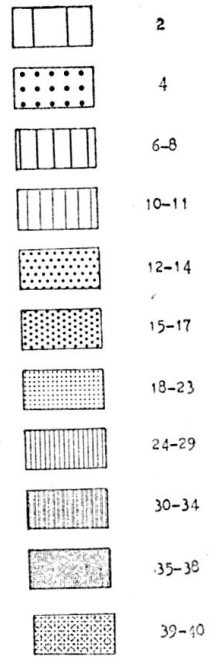
Quelques caractéristiques majeures quant à la structure de l'espace linguistique gascon sautent aux yeux dès que l'on regarde la carte.

En premier lieu, et c'est une chose que Gaston Tuaillon avait déjà remarquée, les zones d'endémisme idiomatique croissant ou décroissant — cela dépend du sens dans lequel on lit le document — sont bâties selon un axe sud-est/nord-ouest parallèle au cours de la Garonne : les calculs dialectométriques, sur lesquels la carte est basée, confirment donc ce que l'on savait depuis très longtemps de l'importance de ce fleuve dans la configuration de l'univers linguistique aquitain et péri-aquitain. Comme l'écrit Tuaillon, « plus que les autres fleuves français, la Garonne est une frontière linguistique »<sup>1</sup>. Mais la nature exacte de ce fait demande explication : il convient en effet de s'interroger sur la manière dont, au cours de l'histoire, se sont affrontés le long de la Garonne l'ensemble idiomatique gascon et l'ensemble idiomatique languedocien, ce qui revient à poser de nouveau la vieille question du vrai mode d'agir d'un obstacle naturel dans la constitution d'un faciès géolinguistique. Plus précisément encore, il s'agit de savoir ce que l'on entend au juste par « la Garonne est une frontière linguistique ».

distance lexicale », *Revue de Linguistique romane*, n<sup>os</sup> 139-140, juillet-décembre 1971, tome 35, p. 335-357 ; du même : « La dialectométrie dans l'*Atlas linguistique de la Gascogne* », *Revue de Linguistique romane*, n<sup>os</sup> 145-146, janvier-juin 1973, tome 37, p. 1-24. V. également le volume d'accompagnement du tome VI de l'*Atlas linguistique de la Gascogne*, ainsi que les cartes 2518 à 2531 dudit volume. On doit également lire les divers travaux d'Henri Guiter, notamment sa communication « Atlas et frontières linguistiques », *Colloque national du C. R. N. S. sur les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, Strasbourg, mai 1971, *Actes du colloque*, p. 61-109. Pour des applications de la dialectométrie à des secteurs particuliers du domaine linguistique occitan, v. Xavier Ravier, « Observations sur l'axe linguistique transgaronnais. Le faciès dialectal de la région d'Auvillar (Tarn-et-Garonne) » : à paraître dans *Cahiers d'Écologie humaine* ; même auteur : « Le discours sur les isolats pyrénéens et la situation linguistique du pays de Barèges », *Revue de Linguistique romane*, janvier-décembre 1974, tome 38, *Hommage à la mémoire de Pierre Gardette*, p. 420-428. V. aussi le travail de Dennis Philps cité ci-après à la note 1, p. 402.

1. G. Tuaillon, *op. cit.* note 2, p. 389 ci-dessus.







Certes, le clivage entre pays de rive droite et pays de rive gauche avait commencé à se faire sentir dès la latinité, ainsi que paraissent l'indiquer, à une échelle macroscopique il est vrai, certains indices, notamment la sélection qui s'était opérée dans le matériel suffixal de la flexion dite inchoative, les contrées qui allaient devenir la Gascogne ayant opté pour le type -ESCO, les autres ayant choisi -ISCO, d'où l'opposition entre le formant à vocalisme [é] du gascon, soit [éé] et le formant à vocalisme [i] du languedocien : [is] <sup>1</sup>.

Mais de tels faits ne sauraient faire oublier que les modalités selon lesquelles tout au long de la Garonne se rencontrent gascon et languedocien sont très changeantes d'un secteur à l'autre, ce qui va nous amener, on le verra plus loin, à prendre en considération d'autres paramètres que ceux de la géographie physique : en effet, si nous regardons notre carte, nous voyons qu'en pays toulousain et au septentrion immédiat de celui-ci le gradient tend à décroître progressivement au fur et à mesure que l'on approche du fleuve, passant successivement de la fourchette 18-23 aux fourchettes 15-17 ou 12-14. En revanche, plus au nord, c'est-à-dire dans la portion lot-et-garonnaise de la vallée, le franchissement du fleuve correspond à un brusque saut des valeurs puisque sans transition on descend de la fourchette 18-23 (rive gauche) à la fourchette 6-8 (rive droite) : il s'agit bien ici d'un net changement de zone idiomatique. De toutes les façons, comme je le laissais entendre voici un instant, la pression qu'un idiome exerce sur l'autre le long de l'axe garonnais n'est pas uniforme, elle varie selon les régions considérées. Ce qu'il faut bien remarquer c'est que la confrontation de ce donné avec les conditions naturelles locales met en cause l'enchaînement déterministe — et simpliste — attendu. Mais regardons les choses d'un peu plus près. Il est clair qu'en pays toulousain l'existence d'une large terrasse alluviale située de part et d'autre de la Garonne a facilité les communications transfluviales, le brassage linguistique et culturel se trouvant de ce fait favorisé : d'où le dégradé que nous avons constaté. Mais un peu plus au nord, dans le Tarn-et-Garonne, le flanc droit de la vallée est formé par la ligne la plus occidentale des côteaux armagnacais, lesquels en certains endroits se présentent comme une véritable falaise : or le dégradé, indice de mixage linguistique, se retrouve,

1. J. Bourciez, *Recherches historiques et géographiques sur le parfat en gascon*, Bordeaux, 1927, p. 112 et ss. ; P. Bec, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les parlers du Comminges et du Couserans*, Paris, 1968, chap. IX de la 2<sup>e</sup> partie.

la rupture géographique n'ayant donc pas ici sa contrepartie dans les faits de langage. Enfin, dans le Lot-et-Garonne, où réapparaît une large terrasse alluviale semblable à celle du pays toulousain, la configuration géodialectale est caractérisée par un écart énorme entre les idiomes de la rive droite et ceux de la rive gauche.

A la vérité, ces disparités tiennent tout simplement au fait, sur lequel on n'insistera jamais assez, que ce ne sont pas les conditions géographiques comme telles qui déterminent directement les faciès géolinguistiques : ces conditions n'ont d'efficience, en cette affaire, qu'autant qu'elles donnent prise à l'activité médiatrice de l'homme : cette dernière, y compris dans la mesure où elle est en partie préréglée par le modelé naturel originel, signifie l'entrée en jeu de l'histoire, de l'économie, de la vie sociale, des comportements, des affects, bref tout ce qui ressortit à l'ordre proprement anthropologique ; l'interaction de ces divers facteurs entraîne à son tour des choix singuliers, suscite des situations particulières jusque sur le plan du langage. Il s'agit finalement du grand saut dialectique par lequel la nature est spécifiée en culture, sans que pour autant la continuité entre elles soit jamais rompue <sup>1</sup>. Engels, dès 1879, dans l'un des textes qui font partie de l'ouvrage intitulé précisément *Dialectique de la Nature*, écrivait à ce propos des lignes singulièrement éclairantes : « Jusqu'ici la science de la nature, et de même la philosophie, ont absolument négligé l'influence de l'activité de l'homme sur sa pensée. Elles ne connaissent d'un côté que la nature, de l'autre que la pensée. Or, c'est précisément la *transformation de la nature par l'homme* (en italiques dans le texte original), et non la nature seule en tant que telle, qui est le fondement le plus essentiel et le plus direct de la pensée humaine, et l'intelligence de l'homme a grandi dans la mesure où il a appris à transformer la nature.

1. Inutile de dire que je ne suis pas du nombre de ceux qui adhèrent inconditionnellement à la doctrine anthropologique « officielle » selon laquelle il y aurait solution de continuité entre nature et culture. V. à propos de ce point de vue Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Éditions du Seuil, Paris, 1973, et aussi Georges Balandier, *Anthropo-logiques*, P. U. F., Paris, 1974. J'extrait du second de ces ouvrages les lignes que voici : « Elles (les positions théoriques de G. Balandier) apparaissent au cours du texte à mesure que progresse l'argumentation, mais il me semble utile de les invoquer en cette introduction — sinon toutes, du moins les principales. C'est tout d'abord l'abaissement de la frontière dressée entre nature et culture. Il devient de plus en plus difficile de négliger ce qui tient à la nature de l'homme, et au fait de la présence de l'homme à la nature ; et donc de se satisfaire d'une sociologie et d'une anthropologie en quelque sorte a-naturées » (p. 9).

C'est pourquoi, en soutenant que c'est exclusivement la nature qui agit sur l'homme, que ce sont exclusivement les conditions naturelles qui partout conditionnent son développement historique, la conception naturaliste de l'histoire... est unilatérale et elle oublie que l'homme aussi réagit sur la nature, la transforme, se crée des conditions nouvelles d'existence. De la « nature » de l'Allemagne à l'époque où les Germains s'y établirent, il reste diablement peu de chose. La surface du sol, le climat, la végétation, la faune, les hommes eux-mêmes ont infiniment changé, et tout cela du fait de l'activité humaine, tandis que les transformations qui dans ce temps se sont produites dans la nature de l'Allemagne sans que l'homme y mette la main sont insignifiantes »<sup>1</sup>.

Pour en revenir au cas qui nous occupe, il est frappant de constater que dans cette portion de la vallée de la Garonne où s'affirme d'une rive à l'autre le considérable écart linguistique qu'enregistre la carte, les points de franchissement du fleuve jusqu'à une époque récente étaient relativement rares, la traversée obligeant à de longs détours, en particulier par Moissac au sud ou par Agen au nord ; autrement dit, les populations riveraines, confinées dans leurs espaces territoriaux respectifs, ont vécu pendant des siècles face à face, ne se rencontrant qu'en de peu nombreuses occasions ; au contraire, en pays toulousain, ainsi que l'attestent l'histoire et la situation linguistique actuelle, fruit et produit de cette histoire, les habitants ont constamment entretenu des relations de rive à rive : et pourtant dans un cas comme dans l'autre le conditionnement naturel est très semblable (présence de la large terrasse alluviale dont j'ai déjà parlé), mais celui-ci n'a pas donné lieu aux mêmes conduites, avec les conséquences que cela a entraînées en ce qui regarde le mode de présence du langage dans l'espace. Pour jeter un peu de lumière sur ces faits, il convient, me semble-t-il, de regarder, par-delà les causes économiques locales qui ont pu exercer leur influence, du côté des formes que revêtait à son niveau le plus profond la sociabilité traditionnelle, surtout en milieu rural : celle-ci, la chose est d'ailleurs très connue, reposait essentiellement en ce qui concerne les rapports entre communautés sur des réseaux de relations préférentielles, tel village fréquentant plus volontiers celui-ci que celui-là et ainsi de suite. Ce phénomène, comme on sait, avait beaucoup frappé ce grand précurseur de la linguistique anthropologique que fut Adolphe Terracher ; actuellement il est étudié par de nombreux chercheurs. Je

1. Traduction d'Émile Bottigelli, Éditions Sociales, Paris, 1973, p. 233.

citerai, m'en tenant aux régions que je connais le mieux, les investigations menées dans le cadre de l'Institut pyrénéen d'études anthropologiques, sur le plateau de Sault (Aude), par une équipe qu'anime Daniel Fabre ou celles dont j'assure la coordination en pays de Barèges. Je dirai donc, l'approche socio-historique rejoignant ici l'approche linguistique, que la vie des populations établies le long de la Garonne dans la portion de la vallée comprise entre Toulouse et les confins girondins a été marquée par le partage entre deux sociabilités très différentes quant à leurs caractères respectifs et aussi largement indépendantes des données géographiques premières : l'une, de type exocentrique, que je qualifierai de transfluviale — c'est celle de la région toulousaine et de ses extensions immédiates vers le nord —, l'autre, à dominante endocentrique, que j'appellerai faute de mieux autoriveraine et que l'on rencontre à l'aval de Moissac. Naturellement une telle présentation des faits demande à être appuyée par des recherches dans d'autres disciplines, notamment en démographie avec une étude approfondie des relations d'intermariage par exemple. Mais je crois tout de même avoir montré que la lecture méthodique d'une carte linguistique établie selon les concepts dialectométriques permet de discerner ce qu'ont été de très anciens mouvements humains dans une région névralgique de notre domaine.

#### UNE GASCONITÉ PYRÉNÉENNE ORIENTALE.

La carte 2531 de l'A. L. G. montre aussi que, contrastant avec la vallée de la Garonne caractérisée par la variété des situations géolinguistiques, les Pyrénées forment un ensemble beaucoup plus homogène. On constate d'abord que la partie gasconne du département de l'Ariège, c'est-à-dire en gros le Couserans, présente un endémisme idiomatique très fort et dans tous les cas comparable à celui des Pyrénées occidentales, puisque dans les deux cas on se trouve dans la fourchette 30-34, soit dans les valeurs fortes. On voit aussi que la tête du gradient de la gasconité se situe dans les vallées d'Aure et du Louron, c'est-à-dire très précisément à l'endroit où se fait la transition entre la Gascogne pyrénéenne de l'ouest et celle de l'est, cette seconde se trouvant par ailleurs au contact des domaines languedocien et catalan. Une telle configuration indique donc que les centres de gravité de l'idiome appartiennent autant à la portion orientale qu'occidentale des Pyrénées gasconnes. Pareil fait mérite d'être mis en relation avec d'autres, notamment ceux que nous révèle l'étude du sub-

strat aquitano-pyrénéen. Sans doute savait-on depuis longtemps que l'action de ce substrat ne saurait être tenue pour négligeable dans la mise en place de l'univers linguistique gascon et dans l'organisation de celui-ci. Mais ce qu'il fallait établir, c'est la continuité entre les faits occidentaux et orientaux le long des Pyrénées : les recherches que j'ai menées il y a quelques années me permettent, je crois, d'apporter les éléments d'une réponse largement positive. Dans mon travail de 1963, « Le suffixe toponymique pyrénéen *-un*. Le problème de ses relations avec d'autres suffixes à caractéristique nasale de l'Ibéro-Aquitaine <sup>1</sup> », j'ai montré que les contrées sises en bordure de la chaîne des Pyrénées et tout au long de celle-ci, du Pays basque au Couserans, se caractérisent par la présence de formations toponymiques prélatines à conclusion nasale, dont de fortes présomptions laissent à penser qu'elles appartiennent à une même strate ; de plus, ces formations présentent un parallélisme remarquable quant à la structure de leur terminaison avec les théonymes ou anthroponymes indigènes relevés dans le matériel épigraphique latin de l'aire aquitaine. Certes, des répartitions régionales se dessinent en ce qui regarde l'élément final de ces noms de lieux prélatins : alors que les séquences [u] ou [u] + nasale ne se trouvent qu'en Béarn ou en Bigorre, la séquence [é] + [n] est attestée un peu partout. En ce qui regarde les radicaux, nettement prélatins eux aussi, on observe que beaucoup d'entre eux peuvent recevoir indifféremment l'un ou l'autre des trois suffixes que je viens de nommer, d'où l'existence de nombreux doublets comme par exemple en Bigorre *Ossun* (phonétiquement *aus̃n*) à côté d'*Ossen* (phon. *aus̃n*). Dans ce même travail, et en m'appuyant sur l'examen des graphies anciennes, je faisais aussi valoir que la variante ariégeoise [é] + n palatal de l'un de nos suffixes, variété que de son côté Pierre Bec avait étudiée un peu avant que je m'occupe de ces problèmes, s'était à date ancienne étendue jusqu'aux confins béarno-bigourdans, ce qui par conséquent exclut toute solution de continuité en cette affaire entre l'occident et l'orient des Pyrénées gasconnes. Et j'en arrivais à proposer la conclusion que voici : « On est donc amené à envisager l'existence d'une certaine unité en matière de toponymie pyrénéenne (et subpyrénéenne), la recherche de l'appartenance linguistique du basque étant implicite de cette démarche. » A peine venais-je de terminer mon article que Lennart Andersson publiait dans le *Boletín de la Real Sociedad*

1. *Annales Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse, Via Domitia*, X, 1963, p. 57 à 86.

*Vascongada de los Amigos del País* <sup>1</sup> son étude « Le suffixe *-ain* (*ein*) dans la toponymie pyrénéenne » : ses conclusions allaient dans un sens encore plus radical que le mien, Andersson proposant en effet d'identifier purement et simplement le suffixe de type « ariégeois » [é] + nasale palatale et le double suffixe euskarien bien connu *-ain/-ein* (dont j'avais moi aussi tenu compte dans ma propre recherche).

Il y a donc un parallélisme évident entre deux séries de données, d'une part le caractère homogène du substrat des Pyrénées gasconnes de l'est à l'ouest, d'autre part la compacité du faciès linguistique actuel dans cette même zone, compacité fortement mise en valeur par les calculs dialectométriques : la position de ceux qui ont établi ou établissent une relation de cause à effet entre l'une et l'autre choses se trouve *ipso facto* considérablement renforcée. A ce propos, il n'est pas interdit d'espérer que le recours systématique à la dialectométrie, uni à d'autres types d'observations, permettra d'y voir enfin plus clair dans le problème posé par ce que la dialectologie traditionnelle appelle les zones linguistiques conservatrices ou novatrices. De toutes les façons bien des investigations devront encore être menées : j'indique à ce sujet que J. Allières et moi-même nous préoccuons actuellement de voir si la théorie du substrat ne devrait pas aller jusqu'à l'intégration des faits morphosyntaxiques, autrement dit ne pas rester cantonnée, comme cela a été trop souvent le cas jusqu'ici, à la considération du matériel phonétique ou lexical ; il nous est en effet apparu que par exemple la très nette tendance qu'ont les pronoms régimes gascons conjoints à s'organiser en massifs syntagmes incorporants rappelle très curieusement l'une des propriétés majeures de la flexion verbale basque. Est-ce là l'effet du hasard ou bien s'agit-il d'un trait caractéristique du périmètre linguistique aquitano-pyrénéen en général, trait qui aurait perduré en dépit de la romanisation ? La question est posée.

Il est hors de doute, du moins j'espère l'avoir montré dans cette communication en commentant la carte 2531 de l'*A. L. G.*, que la dialectométrie est d'un grand secours pour éclairer des phénomènes par définition complexes, mouvants, divers, marqués aussi par l'imprévisibilité. A mon avis, cela tient au fait que par rapport à la dialectologie traditionnelle, dont la démarche, qu'on le veuille ou non, est en partie inhibée à la fois par l'arbitraire et la limitation des critères retenus, la dialectométrie a la capacité de traiter la totalité du matériel documentaire disponible :

1. 19<sup>e</sup> année, 1963, cahier 4.



elle est par définition une procédure globalisante et intégratrice ; d'autre part, elle permet de travailler sur des ensembles ou des échelles de valeurs, ce qui donne lieu à une observation pouvant s'étendre à tout un domaine linguistique. Dans un travail récent, que je ne peux pas ne pas citer ici, la preuve de la validité de l'approche dialectométrique a été apportée d'une manière éclatante : il s'agit de la thèse de Dennis Philps sur les parlers du Couserans <sup>1</sup>. Que ce jeune et brillant chercheur d'origine britannique, au jury de qui j'ai eu le plaisir d'appartenir, ce qui a été pour moi l'occasion de recevoir une grande leçon de linguistique, me permette de lui emprunter les lignes finales de son exposé : « Cette science [i. e. la dialectométrie] représente un défi pour tous ceux qui collaborent ou ont collaboré aux atlas linguistiques de la France par régions, car Jean Séguy nous démontre qu'il y a toujours un autre volume, celui de la « synthèse des synthèses » ». J'ajouterai en ce qui me concerne, et quant à l'esprit dans lequel j'ai préparé le présent exposé, que mon plus grand intérêt a été de constater que l'utilisation de cette méthode toute récente permet de contribuer à la vérification d'idées émises par des chercheurs des générations précédentes sur ce que j'appelle la topogenèse géolinguistique du gascon, notamment en ce qui regarde le problème du substrat : est-il meilleur résultat que celui qui se dégage de la confrontation d'une épistémologie ancienne et d'une épistémologie nouvelle ? La recherche d'un savoir, c'est à la fois une projection vers l'avant et un mouvement qui rapatrie.

Xavier RAVIER.

1. Dennis Philps, *Balaguères-Bethmale-Biros : étude dialectométrique*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Toulouse-Le Mirail, juin 1975.